GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

Zoom sur la danse autochtone contemporaine
Page 8

La Source
forum de la diversité
Depuis 1999

Vol 16 No 14 | 9 au 23 février 2016
www.thelasource.com

Ils s'aiment dans plusieurs langues

par VINCENT PICHARD

De plus en plus de francophones se mettent en ménage avec des anglophones, en Colombie-Britannique. Cela n'est pas sans conséquence, notamment lorsqu'il est question d'aborder l'éducation des enfants. Coup de projecteur sur un phénomène grandissant.

« Un couple, deux langues, deux cultures ! » C'est en ces termes que le professeur Rodrigue Landry définit l'exogamie, soit un couple qui ne partage pas les mêmes origines. De 2002 à 2012, cet universitaire a dirigé l'Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques. Il l'affirme, plus un groupe minoritaire est dispersé sur un territoire (tels les francophones au Canada, hors Québec), plus cette mixité identitaire s'observe.

Glen Taylor, consultant pour la Commission nationale des parents francophones (CNPF), parle d'« un phénomène grandissant ». En Colombie-Britannique, comme dans d'autres provinces, il n'est pas rare de rencontrer des familles dont les parents ont des langues maternelles différentes. Sonya Marcinkowska et son époux en sont un exemple.

Cette maman de deux filles de 8 ans et de 18 mois, a grandi à Montréal. Il y a dix ans, elle a mis le cap à l'Ouest. « J'ai rencontré mon mari ici. Nous vivons à Surrey », détaille-t-elle. Elle est francophone, lui anglophone. Est-ce une source d'épanouissement ou de conflits ? « De mon point de vue, c'est très positif. Ça a enrichi la vie de mon mari, et la mienne. Je lui ai fait découvrir une autre culture que la sienne, et réciproquement. »

Tout n'est pas que joie et découverte. Les Marcinkowska, et toutes celles et ceux qui se retrouvent dans leur cas, font face à des défis. « Parce qu'elles ont décidé de vivre ensemble, ces familles ont d'importants choix à faire. Des choix de vie notamment. Cela s'impose d'autant plus dès lors qu'il y a des enfants », expose Rodrigue Landry.

L'école francophone, une évidence

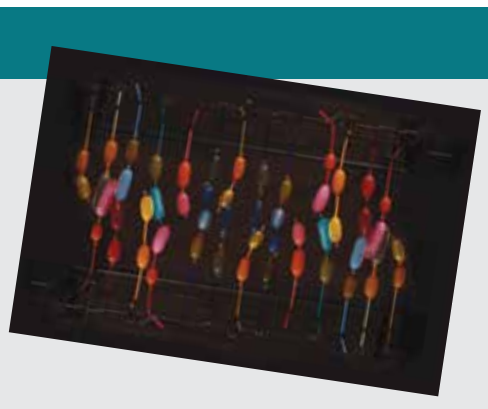
Annick Rahkola a, elle aussi, vécu au Québec. Elle s'est installée

Voir "Exogamie" en page 12 ➤

Dans ce numéro

Garth Knox, virtuose de la viole d'amour
Page 10

Sausage Factory à la galerie d'art Grunt
Page 11



Verbatim

Ma quête identitaire

par CHEYDA HARAMEIN

En février 2015, à 55 ans, j'ai déménagé à Vancouver. Oui, je fuyais l'hiver mais j'avais aussi soif de mieux comprendre mon pays. Je me suis toujours demandé pourquoi le Canada ne se sentait pas uni comme les États-Unis... Ou bien était-ce moi qui me sentait morcelée ?

La question identitaire m'a toujours interpellée. Née en Suisse, d'une mère italienne et d'un père iranien, je suis arrivée à Montréal en 1964 (j'avais 4 ans). À cette époque-là, le Nutella ne se trouvait que dans une seule pâtisserie européenne du quartier Côte-des-Neiges et le fromage d'Oka était un fromage de luxe ! À l'école primaire, j'étais la seule étrangère avec un nom « barbare ». Aujourd'hui, c'est plutôt le contraire !

J'ai donc vécu plus de 45 ans dans cette ville que j'ai vue devenir la métropole multiculturelle harmonieuse que l'on connaît aujourd'hui. L'expo 67, les vagues successives d'immigration et l'accueil chaleureux légendaire des Québécois y auront beaucoup contribué.

Par ailleurs, vivre un demi-siècle dans une province qui veut et ne veut pas se séparer du Canada, qui cherche elle aussi sa place et son identité, ça laisse des traces et des questionnements... J'ai donc fait un détour de 5 ans en Acadie, pays sans frontières mais dont l'identité est une des plus fortes que je connaisse.

Ce qui frappe en arrivant à Vancouver, c'est d'abord la beauté des lieux mais aussi les contrastes énormes entre richesse et pauvreté. Le nombre effarant d'itinérants m'a donné tout un choc !

Et ça fait vraiment bizarre de voir des quartiers entiers n'ayant que des enseignes écrites en chinois. Je dois dire

Voir "Verbatim" en page 4 ➤

Découvrez une nouvelle façon de générer plus d'action pour votre marque.

Marketing Intelliposte
La science de l'activation
POSTES CANADA POST CANADA

postescanada.ca/marketingintelliposte

™ Marques de commerce de la Société canadienne des postes. Le motif de l'enveloppe encerclée est une marque de commerce de la Société canadienne des postes.

À mon tour

RÉMI LÉGER

Chapeau, madame Chaput !

Le mardi 2 février, la sénatrice franco-manitobaine, Madame Maria Chaput, annonçait son départ prématuré de la Chambre haute à Ottawa. Âgée de 73 ans, la sénatrice quittera ses fonctions environ 18 mois avant l'âge de la retraite obligatoire, évoquant des raisons de santé. « Je n'ai plus l'énergie pour fournir ma part du travail », aurait-elle expliqué aux journalistes.

Photo du Parlement du Canada

Maria Chaput, sénatrice depuis 2002.

Madame Chaput était sénatrice depuis 2002. Elle avait été nommée par l'ancien premier ministre Jean Chrétien. C'est donc pendant presque quatorze années que la sympathique et énergique dame aura œuvré à la défense des intérêts de ses compatriotes franco-manitobains, mais aussi des francophones ailleurs dans l'Ouest canadien et plus globalement en milieu minoritaire à travers le pays.

À plusieurs égards, la sénatrice Chaput avait repris le flambeau laissé par le défunt sénateur franco-ontarien Jean-Robert Gauthier. Pendant plus de trente ans, d'abord en tant que député, ensuite en tant que sénateur, Monsieur Gauthier avait mené une bataille acharnée à la défense des minorités francophones.

Le dossier des langues officielles à Ottawa est une lutte d'acharnement. Les droits consentis ne sont pas toujours respectés, les programmes sont rarement adaptés et les minorités francophones sont trop souvent mises de côté. Pendant une décennie et demie, la sénatrice franco-manitobaine a prêté main forte aux luttes et donné voix aux revendications des francophones

Dépôt de projets de loi, déclaration au sénat, plaintes au Commissariat aux langues officielles, rapports devant le comité parlementaire des langues officielles et interventions ciblées dans les médias, Madame Chaput s'est fréquemment portée à la défense de la francophonie canadienne.

Il ne faut pas passer sous silence son appui indéfectible aux organismes communautaires voués à la promotion des intérêts des minorités francophones.

Enfin, sa plus grande bataille en matière de francophonie canadienne aura été sa lutte de longue haleine pour moderniser la Loi sur les langues officielles. Depuis 2010, la sénatrice a pour ambition d'élargir la définition de la francophonie canadienne. Elle estime – avec raison, je pense – que les critères pour déterminer l'offre de services publics dans les deux langues officielles sont désuets. De manière précise, la francophonie canadienne a beaucoup changé au cours des quarante dernières années. Selon la sénatrice, la Loi sur les langues officielles doit refléter la nouvelle réalité marquée par l'immigration, l'immersion et l'exogamie.

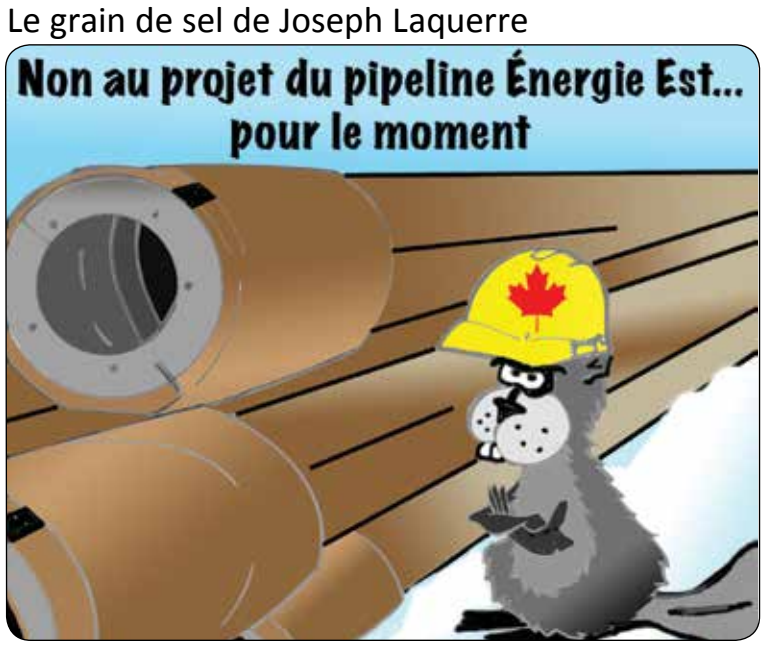
Pourtant, c'est une lutte que la sénatrice ne pourra mener à terme, puisque son projet de loi n'a toujours pas été adopté. Les trois premières versions du projet sont mortes au feuilleton en 2010, 2012 et 2015. Femme acharnée, la sénatrice a déposé son projet de loi pour une quatrième fois en décembre dernier. Il est à souhaiter que sa collègue franco-albertaine Claudette Tardif, qu'elle qualifie de « marraine du projet », saura guider le projet à travers les diverses étapes du processus législatif.

En somme, pour nous francophones hors-Québec, surtout dans l'Ouest canadien, qui essayons, tant bien que mal, de vivre en français, le départ de Madame Chaput est une perte immense. La sénatrice franco-manitobaine fut une alliée incontournable au Parlement canadien pendant de nombreuses années. Pour moi personnellement, elle représentait une lueur d'espoir dans un pays qui vibre de moins en moins dans les deux langues officielles.

Je vous dis donc chapeau pour le travail accompli, Madame la sénatrice, et une bonne retraite bien méritée.

RÉMI LÉGER est professeur en sciences politiques à SFU.

Le grain de sel de Joseph Laquerre



VOUS REVENEZ AU CANADA EN AVION?
NE RESTEZ PAS COINCÉ À L'ÉTRANGER.

À partir du 15 mars 2016, les exigences d'entrée au Canada vont changer. Si vous avez obtenu un permis de travail ou un permis d'études avant le 1er août 2015 et que vous prévoyez voyager à l'étranger puis revenir au Canada par avion, vous devrez peut-être vous procurer une autorisation de voyage électronique (AVE).

Ne tardez pas. Faites-en la demande dès maintenant à Canada.ca/AVE.

IMPORTANT : L'AVE ne s'applique pas aux résidents permanents du Canada qui voyagent à l'étranger. Vous devez toutefois, comme toujours, présenter votre carte de résident permanent au moment de monter à bord lorsque vous revenez au Canada.

Gouvernement du Canada Government of Canada

Canada

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C.-B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C.-B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédaction en chef (français) **Gary Drechou, Edwine Veniat**
Espace francophone **Éva Caldieri**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (français) **Laurence Gatinel**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Deanna Choi, Meagan Kus, Debo Odegbile, Cheryl Olvera, Melodie Wendel-Cook, Simon Yee**
Responsable de la logistique (Distribution) **August Bramhoff**
Assistant de bureau **Kevin Paré**
Coordinateur Web **Enej Bajgoric**
Web **Pavle Culajevic, Sepand Dyanatkar, Chelsy Greer, Vitor Libardi**
Responsable des médias sociaux **Laurence Gatinel**
Médias sociaux **Anita Egejuru, Fanny Marguet**
Premiers conseillers de rédaction **Paul Gowan, Julie Hauville**

Graphiste **Weronika Lewczuk**
Photographes **Denis Bouvier, Pascal Guillon**
Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Alison Chiang, Carl Densem, Sophia Delafontaine, Jen dela Luna, Anaïs Elboujdaïni, Nicole Findlay, Robert Groulx, Pascal Guillon, Cheyda Haramein, Julie Hauville, Florence Hwang, Alice Irondelle, Rémi Léger, Élise L'Hôte, Jake McGrail, Basile Moratille, Derrick O'Keefe, Vincent Pichard, Don Richardson, Valérie Saltel, Curtis Seufert, Brenna Temple, Naomi Tse, Robert Zajtmann, Sandra Zimmerman**

Traduction **Barry Brisebois, Hakim Ferria, Monique Kroeger**
Distribution **Denis Bouvier, August Bramhoff, Alexandre Gangué, Jerome CH Lam, Joseph Laquerre, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.

La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545

Photo par Monisha Pushparaj

Génération 1.5 : Le multiculturalisme en héritage

par BASILE MORATILLE

Proposé par l'Université Simon Fraser, le Philosopher's Cafe qui aura lieu le 17 février prochain à Surrey sera l'occasion de discuter de la « Génération 1.5 ». Nous parlons ici de ces enfants et adolescents nés hors du Canada qui quittent leur pays d'origine et suivent leurs parents, immigrants ou réfugiés, dans leur nouvelle terre d'accueil.

Parmi les milliers d'immigrants qu'accueille le Canada chaque année, on dénombre une part importante d'enfants et d'adolescents qui suivent leurs parents dans leur nouveau projet de vie. La migration a un prix pour les adultes mais aussi et surtout pour ces jeunes déracinés, à cheval entre leur culture d'origine et celle de leur pays d'adoption, à un âge critique de leur construction identitaire.

Sociologie de la Génération 1.5

Quelle que soit leur origine, les immigrants de génération 1.5 partagent certains traits. Mariko Takashina, de l'Université Simon Fraser, témoigne de trois grands maux – elle qui est aussi mère de deux filles concernées par le phénomène.

La barrière des langues, pour commencer. L'anglais et le français, que les jeunes n'ont pour la plupart jamais pratiqués, un problème d'autant plus marquant lorsque les enfants sont trop jeunes pour seulement maîtriser leur langue d'origine. Ensuite, la confrontation avec une culture de l'école qui remet en question une part importante de leur expérience préalable de l'éducation. Et puis le tiraillement entre deux cultures, celle, traditionnelle, de la cellule familiale et celle de la société du pays hôte où ils doivent trouver leur place.

Au cœur de ces problématiques, la construction de leur identité. Comme le décrit Mariko, « il s'agit d'une lutte pour déterminer qui ils sont et les personnes qu'ils deviendront ».

> « Les générations 1.5 appartiennent en réalité à deux cultures.
>
> *Mariko Takashina, de l'Université Simon Fraser*

Enjeux identitaires : de l'individu au pays

Sur la seule année 2001, Statistiques Canada annonçait déjà que 17% de l'ensemble des immigrants étaient des écoliers âgés de cinq à seize ans. Depuis, le phénomène ne s'est pas démenti, au contraire : il s'amplifie. On estime qu'en 2031, au moins 25% de la population du Canada sera née à l'étranger – dont 55% originaire d'Asie.

La Colombie-Britannique est particulièrement concernée par ces questions générationnelles, elle qui s'affiche comme la seconde terre d'accueil des immigrants au Canada – Vancouver en abritant à elle seule 15%.

L'intégration des générations 1.5 est donc un enjeu fondamental dans l'épanouissement des provinces et du pays, puisque la question identitaire de ces jeunes générations pose également, à long terme, la question de celle de leur terre d'accueil. Comme le souligne Mariko Takashina, l'accompagnement de ces générations doit se faire sur trois fronts : « institutionnel, par des programmes éducatifs adaptés ; familial, pour promouvoir l'exposition des enfants à leur culture d'origine ; et enfin social, dans le développement d'une intégration respectueuse de leur patrimoine culturel ».

Une richesse à valoriser

Dans la mesure où elles sont correctement prises en charge et ne perdent pas leur culture d'origine dans un processus d'acquisition trop rapide de celle de leur pays d'adoption, les générations 1.5 ont les moyens de façonner leur propre culture, une culture hybride forgée de multilinguisme et de multiculturalisme. Une culture qui fait de ces individus des ponts entre les première et seconde générations mais aussi entre tous, au sein même de la société.

L'augmentation de leur nombre favorise l'acceptation de cette identité hybride qui n'a pas besoin d'appartenir de manière tranchée aux catégories « natifs » ou « non-natifs » du pays hôte. Leur position « entre-deux » est aussi une force : « les générations 1.5 appartiennent en réalité à deux cultures », toujours selon Mariko Takashina. « Elles sont familières de deux sociétés avec tout ce que celles-ci impliquent, ce qui les rend plus capables ».

Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Aucune importance. Comme le rappelle Julia McGurk, de l'English Center d'Oakland et du Las Positas Community College de Livermore, aux États-Unis : « ce qui est formidable, c'est notre incapacité à définir ce groupe démographique. Mais au lieu d'essayer de les définir, nous devrions simplement essayer d'apprendre d'eux ».

« Accented Beings : Narratives of the 1.5 Generation », le 17 février à 19h00, librairie municipale de Surrey, Suite 402.

Le modèle solidaire se redessine

par JULIE HAUVILLE

Malgré la crise économique, les grandes marques n'hésitent pas à lancer des actions solidaires pour s'offrir un supplément d'âme. Mais, loin des stratégies commerciales d'entreprises, nombreux sont les « monsieur ou madame tout le monde » qui s'investissent dans le mécénat, redessinant les contours de la solidarité.

Dans une province où le bénévolat fait souvent partie intégrante de la culture, l'avènement des plateformes interactives et des réseaux sociaux a clairement changé le paysage de l'entraide. C'est ce qu'explique l'artiste James Buddy Rogers, basé à Maple Ridge. Il a décidé de venir en aide à la petite Kira Smith, diagnostiquée du sarcome épithéloïde, une maladie très rare. « C'est par un groupe Facebook que j'ai découvert Kira. Je suis papa de deux filles, et la situation m'a touché, j'ai alors appelé sa famille et proposé d'organiser un concert pour leur venir en aide. »

> « Aujourd'hui, même si les médias sociaux restent un vrai travail, il est plus facile de toucher les gens.
>
> *James Buddy Rogers, organisateur de* Blues Aide

Le raccourci offert par le web

Il a ensuite posté l'annonce du concert *Blues Aide* sur différents sites et billetteries en ligne, et la nouvelle a fait son chemin. « Avant, je passais des heures à essayer d'entrer en contact avec les journaux, de pousser les radios pour qu'elles annoncent nos actions. Aujourd'hui, même si les médias sociaux restent un vrai travail, il est plus facile de toucher les gens. »

Un avis partagé par Jamie et Chris Ruscheinski, créateurs de la *Twins Cancer Fundraising.* Suite à la perte de leur mère après une longue bataille contre le cancer du sein, les jumeaux se sont retrouvés démunis. « Nous avons décidé de tout faire pour que d'autres familles n'aient pas à traverser la même chose que la nôtre », souligne Chris. Les débuts ont été difficiles et les frères avouent avoir eu à relancer souvent les donateurs, et même « mendier et ramper » pour trouver des dons. « C'était une lutte constante. Maintenant, Facebook est la clé pour nous. Nous restons aussi transparents que possible et les "fans" apprécient que nous passions beaucoup de temps à communiquer et à poster des nouvelles ».

Des moyens qui permettent une interaction plus rapide, comme un bouche-à-oreille illimité qui attire les bénévoles. Les efforts ont payé puisque, grâce à leur notoriété, les deux frères organisent une soirée *Gone Country* pour aider la famille Richardson dans laquelle Denise, la mère, se bat contre un cancer en phase 4.

Proche par le lieu ou par le cœur

La proximité géographique avec les gens qu'ils aident semble être une valeur commune à ceux qui s'investissent dans les événements de charité, comme le souligne James Rogers qui a participé à des centaines de collectes de fonds au cours de sa carrière. « Tout dépend de mes disponibilités, mais aussi de la cause à défendre. Personnellement les causes locales me touchent, je trouve plus de sens à aider les gens autour de moi. »

Certains décident pourtant d'exporter leur donation et leurs efforts pour aider à l'autre bout du monde. C'est le cas de Quinn Underwood, Kevin Dhir, Logan Underwood, et Lewis Dillman, quatre amis vancouvérois ayant fondé l'association *Indian Umbrella* en 2012. Après de longues recherches, ils ont découvert que de nombreux membres de la communauté indienne avaient été laissés pour compte dans le développement du pays. Kevin ayant des liens familiaux et culturels en Inde, les amis ont décidé d'y cibler leur engagement. « C'est donc une destination où nous pouvons avoir un impact important et convaincre nos donateurs de l'efficacité avec laquelle l'argent est dépensé. Nous avons choisi de ne pas nous concentrer sur des causes locales, car nous voulions que nos dons aillent le plus loin possible. Le besoin est plus urgent là-bas. »

Un pari qui a fonctionné puisque les contributions reçues par Indian Umbrella ont permis d'aider à la construction d'une école et de réveiller les consciences sur les effets débilitants de la pauvreté dans les pays comme l'Inde.

Aider les autres pour s'aider soi-même

Pourquoi autant d'efforts ? Ces philanthropes auraient-ils un espoir de retour marketing, à l'instar des grandes entreprises ? À cette insinuation, James Rogers sourit et lance « un tel événement demande tant d'efforts, de temps et même d'argent personnel. Si je cherchais à en tirer un avantage, je ferais aussi bien d'économiser tout cela et d'investir dans des supports de publicité. »

Chris Ruscheinski réfute aussi l'idée de tirer profit du succès de l'association. « Nous n'avons jamais tiré un centime de l'organisation et nous ne le ferons jamais, maman l'aurait voulu ainsi. » Il ajoute : « aider les autres ne nous a pas seulement aidés dans notre processus de deuil, cela nous a aussi rapprochés. »

Retrouvez les associations lors de leurs événements :

Blues Aide (Benefit for Kira Short)
21 février à 18h
Tickets disponibles sur Eventbrite

Comedy vs Comedy
27 février à 20h
www.twinscancerfundraising.com

Indian Umbrella Charity Gala
13 février à 18h
www.indianumbrella.org

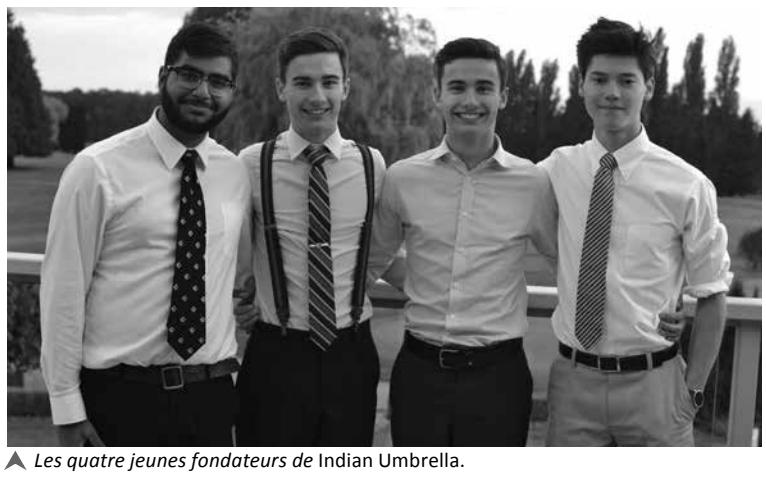


Photo de Indian Umbrella

Les quatre jeunes fondateurs de Indian Umbrella.

Suite "Verbatim" de la page 1

que ça me dérange, comme si c'était un refus du pays hôte...

J'ai été très étonnée par la chaleur humaine des habitants de Vancouver ainsi que par le nombre d'élèves en immersion française. C'est bien la première fois que je sens que le bilinguisme (anglais-français) est accepté ! Plusieurs parents anglophones m'ont dit que le Canada était un pays bilingue et que c'était donc important que leurs enfants apprennent le français. Génial ! Ceci est totalement ignoré de l'est du pays !

Pendant 50 ans, tellement de concepts m'ont été martelés dans la tête, que les Canadiens anglophones ne nous aimaient pas, etc. Un jeune Vancouvérois m'a exprimé qu'on leur disait la même chose mais à l'inverse, que les francophones ne les aimaient pas. Mais pourquoi répète-t-on encore inlassablement ces faussetés de part et d'autre ?

Un jour, à la boulangerie, en jasant philosophie, j'ai reçu un câlin du jeune employé touché par mes paroles ! J'étais abasourdie ! En 50 ans de vie dans l'est du pays, jamais cela ne m'était arrivé ! Quelques jours plus tard, j'en ai reçu encore un d'une employée d'un autre commerce.

Décidément, adieu mes préjugés sur la froideur anglophone !

Dernièrement, mon père m'a dit qu'il sentait que je m'intégrais bien en Colombie-Britannique et que j'étais passée de la multiculturalité à l'interculturalité. J'en ai été profondément émue car dans le mot « inter », il y a ouverture à l'autre, communication, partage... des valeurs qui sont les fondements même de ma vie et de mes passions.

Je sens que le Canada prend un virage important avec l'arrivée au pouvoir de Justin Trudeau. Il semble y avoir une réelle volonté de refléter la mosaïque culturelle du pays tout en redonnant, enfin, leur juste place aux Premières Nations. Et le Québec, restera, restera pas ? Allez savoir !

Quant à Vancouver, elle veut devenir la ville la plus verte au monde...c'est merveilleux. J'espère juste qu'elle n'oubliera pas de prendre soin des trop nombreuses fleurs humaines à la dérive qui parsèment ses rues...

De mon côté, je continue ma quête identitaire en bâtissant des ponts...un échange, une rencontre, une ouverture et...un câlin à la fois.

Le castor castré

ROBERT ZAJTMANN

Un mois chez moi

Le mois de février 2016 vient de faire ses premiers pas. Il y a de quoi être ravi, Shankar ! Vous ne trouvez pas ? »

« Oui certainement, c'est un mois pour moi qui n'arrive pas si tard. »

Ainsi commencent les confessions, un tant soit peu loufoques, d'un fan de février. Et de poursuivre : en janvier, non sans difficultés, nous avons largué les amarres. La manoeuvre s'est avérée délicate. Plusieurs tragédies ont compromis ce départ. J'ai eu l'impression de faire du surplace. Mais rien n'arrête la marche en avant toute vapeur de l'histoire d'un mois sans égo et sans égal.

Février, mois remorque, nous sort du port. Pas un porc à l'horizon. Rien que des mouettes, la plupart muettes. J'adore ce mois. Il m'amène au large. Le printemps, vu de dos, pointe déjà sa queue (son nez, corrige mon éditrice qui n'apprécie pas toujours mes loufoqueries). Le voyage, à priori, s'annonce prometteur. Nous sommes bien embarqués. Pendant les onze prochains mois nous devrons faire preuve de vigilance, être aux aguets, éviter les écueils, ne pas voir le glaçon dans l'œil de l'ouragan, mais plutôt prêter attention à l'iceberg logé au cœur de la tempête, disait Tabarly, en « tabarnac » contre les éléments de la mère Marine qui avait perdu sa chatte.

Février, un mois bref, mais bien rempli, qu'on espère sans pépin. Un mois court qui en dit long, si l'on se fie aux activités qui le meublent (chez IKEA). Une terre d'accueil chargée de nous divertir durant l'hiver. Une tour sans détour. Février chasse l'ennui.

En 2016, toutefois, ce mois ne fait pas l'affaire de tout le monde. Certains puritains conservateurs ne voient pas d'un bon œil cette année qui leur fait de l'œil. Tous les quatre ans, ils grognent. Le bis(sex)tile de l'année les effraye. Malaise en 2016, peut-on lire dans leurs pensées. Oublions ces « mal fêteurs ». Place à la réjouissance.

Le nouvel an chinois célèbre au cours du mois son 4714e anniversaire, l'année du singe. Un ouistiti, amusé par la nouvelle, se balance d'une branche à l'autre en s'assurant de ne pas glisser sur une peau de banane. Défilé dans les rues de Chinatown. Sortie des dragons, draguons pendant la sortie. Chacun s'amuse avec sa muse. Sortez les pétards, enterrez le cafard pour une fois qu'on se marre.

Parallèlement, en plus discret, mais ce n'est pas un secret, la journée est consacrée, depuis plusieurs années, à la famille; pour ceux qui en ont. Une journée de congé payé dont le but non avoué permet d'éviter la neurasthénie collective générée par les hivers jugés trop longs. Je vais en profiter pour laver mon linge sale. Après tout, nous sommes en famille.

Février, bureau des cœurs. Le 14, fidèle au rendez-vous, l'amour frappe à la porte. Elle est grande ouverte. Entrez, on vous attendait. Servez-vous en roses et chocolat, une gracieuseté de Valentin, un saint de bonne volonté.

Les amoureux se font la courtoujours-mon-lapin en attendant Pâques qui les attend au tournant pour leur sonner les cloches. Elle et moi, sans émoi, nous nous aimons. Que dire de plus sinon : pourvu que ça dure.

Et puis n'oublions pas le mardi grassouillet avec sa multitude de carnavals. De Rio à Québec en passant par la Nouvelle Orléans et Nice, février festoie. Les saints qu'on ne saurait voir sont à l'honneur. Excès de débauche quand nous vient l'eau à la bouche. On boit, on chante, on danse comme si on était parti pour rester, nous dit Cabrel.

Pour couronner le tout, histoire de terminer en beauté, se tiendra, le 28, avant-dernier jour du mois, la 88e édition de la distribution des Oscars. Au cours de la cérémonie, haute en couleur blanche, ternie au repassage, les artistes noirs, ignorés aux nominations, vont briller par leur absence. Un appel au boycottage, ça se comprend, est en cours. Gênant, c'est le moins que l'on puisse dire. Honteux convient mieux. Aberrant tout simplement. J'en parle en connaissance de cause. J'ai vu la plupart des films en compétition. Je ne comprends pas pourquoi le film *Straight Outta Compton*, réalisé par un metteur en scène noir, avec des acteurs noirs, ne figure pas dans la liste pressentie pour

les Oscars. Cela me dépasse. À croire que les juges se sont donné carte blanche pour dresser une liste noire. Ce sera la course aux Oscars pour les tocards. Et dire, c'est un comble, que le mois de février est le mois assigné à l'histoire des Noirs. Quelle histoire.

2016, je le répète, année bissextile. Un jour de plus au mois. Mois bancal. Moi, je cale. Que vais-je faire cette journée là ? Je ne l'avais pas prévue au programme. Tiens ! Je sais ! J'apporterai des bonbons à ma Valentine. Je suis sûr qu'elle aimera ça.

« Minoritaires parmi les minorités » : être Noir et francophone au Canada

par ALICE IRONDELLE

À l'occasion du *Black History Month*, célébré tous les mois de février au Canada depuis 1990, la Société culturelle africaine et caribéenne de Victoria (VACCS) organise une table ronde sur le thème de l'intégration des minorités noires francophones au Canada. La réunion se tiendra le 19 février 2016 à Victoria.

Photo de VACCS

Pulchérie Mboussi (au centre) de la Société culturelle africaine et caribéenne de Victoria lors d'une remise de prix.

Commémoré annuellement au Canada depuis 1990, aux États-Unis depuis 1976, et au Royaume-Uni depuis 1987, le mois de l'histoire des Noirs est consacré à la mémoire des peuples d'origine africaine. Les évènements et les personnages-clés de l'histoire des Afro-Américains sont mis en avant et y sont célébrés. Pour ne citer que celui-là,rappelons le mouvement des droits civiques aux États-Unis initié dans les années 1955 à 1968 environ.

Les défis d'Intégration des francophones noirs dans un environnement anglophone

Ce sera le thème de la table ronde en question. À ce sujet, Pulchérie Mboussi, fondatrice de la Société culturelle africaine et caribéenne de Victoria, explique que s'ils ne maîtrisent pas l'anglais, la barrière de la langue est l'un des premiers défis pour les francophones noirs qui arrivent au Canada.

Ayant émigré du Cameroun au Canada il y a vingt-cinq ans, elle a vécu à Québec pendant vingt ans, et juge que, grâce à la langue commune, son intégration était « presque complète ».

Aujourd'hui, elle vit à Victoria, en Colombie-Britannique et si on lui pose la question : « Vous sentez-vous intégrée ? », elle répond un franc « non ».

À vrai dire, Pulchérie Mboussi se sent « intégrée dans le système canadien », car elle y vit depuis longtemps, mais elle ne se considère pas « intégrée dans [sa] nouvelle société d'accueil de Victoria » où habite depuis cinq ans. Parce que la ville de Victoria se trouve dans la province anglophone de Colombie-Britannique, la langue aurait un rôle évident à jouer dans l'intégration. Ainsi, maîtriser l'anglais « faciliterait les choses », car lorsque l'on « étudie la langue d'une région », « l'intégration se fait plus facilement ». Cela ferait « un poids en moins » à porter avec soi dans son pays d'accueil selon l'organisatrice de la table ronde.

Identifier les points communs dans sa culture d'accueil

Pulchérie Mboussi est d'accord sur le fait qu'il faille sacrifier une partie de sa propre culture afin de s'intégrer dans une nouvelle région. Cependant, elle pense que, pour une intégration plus « souple », il serait également bon de trouver des personnes ayant des valeurs et des coutumes communes dans le nouveau pays d'accueil. C'est pourquoi elle explique qu'elle a rapidement cherché à se « rapprocher des communautés francophones et africaines », des Camerounais, avec qui elle partageait des points communs et surtout, une langue commune.

Il s'agirait ainsi de s'adapter ensemble sans pour autant se sentir perdu dans un pays d'accueil dont on ne maîtrise pas la langue. « On flotte un peu » et « on se dit qu'on devrait parler la langue pour s'intégrer vraiment », insiste-t-elle.

Ouvrir le débat et trouver des solutions facilitant l'intégration

Les intervenants conviés à la table ronde seront d'origines diverses, certains seront des « citoyens normaux » tandis que d'autres intervenants-clé ont été invités. Parmi eux, les personnes faisant partie de la Société Francophone de Victoria ainsi que des membres du département de français de l'Université de Victoria.

Le but sera de soulever des questions et surtout des commentaires et des témoignages pour présenter le sujet crucial. Chacun devrait pouvoir « prendre note » de ce qui se dira afin de veiller à mieux intégrer les Noirs francophones.

Il ne s'agit pas pour Pulchérie Mboussi de dresser un portrait négatif de la situation au cours de la table ronde, mais bien plutôt de trouver ensemble les éléments qui auraient pu améliorer l'intégration des personnes déjà présentes au Canada et d'anticiper le processus pour celles qui arriveront par la suite. L'idée ne sera pas de « savoir ce qui n'a pas marché et qui n'a pas fait quoi », l'objectif de cette table ronde est de trouver une réponse adaptée aux défis soulevés par la « double minorité » des Noirs francophones au Canada, où le français n'est majoritairement parlé qu'au Québec.

Des places sont encore disponibles pour assister à la table ronde et y apporter sa contribution, contact à prendre avec la VACCS.

SDE
Société de développement économique Colombie-Britannique

ÊTES-VOUS EN AFFAIRES OU DÉSIREZ-VOUS LE DEVENIR?
La SDE est là pour vous aider.
Appelez-nous!
1-877-732-3534
ou 604–732-3534

SDECB.COM

Crédit : Emily Cooper

« Nous avons toujours offert quelque chose d'unique à Vancouver »
- Craig Holzschuh

THÉÂTRE LA SEIZIÈME
seizieme.ca

LE THÉÂTRE LA SEIZIÈME : UNE PERSISTANCE QUI A PORTÉ SES FRUITS

Comment aborder une entrevue sur une compagnie de théâtre francophone qui a réussi à survivre en milieu minoritaire depuis plus de quarante ans ? Commencer avec le sujet de la persistance évidemment. Craig Holzschuh, directeur du Théâtre la Seizième depuis 2005 ne le cache pas : « *Depuis les quinze dernières années, nous avons essentiellement implanté les éléments d'une vision développée par l'administration précédente pour créer une base d'abonnés pour notre saison grand public et une clientèle stable pour nos programmes scolaires* », explique-t-il.

Le théâtre est aussi allé chercher de nouveaux publics avec l'ajout de surtitres anglais, ce qui permet aux francophiles, aux étudiants de la langue française et aux couples biculturels de venir tester leur connaissance de la langue.

Le directeur artistique souligne également que la compagnie bénéficie du support de partenaires solides. Par exemple, la Société de développement économique de la Colombie-Britannique (SDECB) continue de commanditer chaque année un spectacle. « *Je suis fier de cette collaboration, cela démontre que la SDECB voit le Théâtre la Seizième comme un des moteurs de la vie économique de la communauté francophone de Vancouver* », ajoute M. Holzschuh.

Ce travail de longue haleine a porté ses fruits, une fois de plus, l'année dernière lorsque la compagnie a reçu 16 nominations et neuf prix Jessie Richardson. « *Une culture théâtrale s'est créée au fil des années dans la salle de spectacles avec un public fidèle et des artistes très talentueux. Ces derniers sont appréciés et ont une carrière ici ainsi qu'ailleurs. Notre communauté peut être fière de cette réussite* », conclut M. Holzschuh.

LIVRES

WORLD KIDS BOOKS
Livres français pour enfants
International Village Mall
88 West Pender St
Vancouver, BC
WWW.WORLDKIDSBOOKS.COM

10% de reduction
WORLD KIDS BOOKS

Tissus urbains

ROBERT GROULX

Plus il baisse, plus ils montent

La faiblesse du dollar canadien sera bientôt identifiée comme une des nouvelles causes de la flambée des prix de l'immobilier à Vancouver. En fait, c'est déjà le cas à Whistler et dans les provinces maritimes où elle contribue à la relance des transactions.

Qui peut résister à un rabais de près de 35% sur le prix d'une propriété en bord de mer ou à flanc de montagne ? Certains Américains fortunés y succombent. Pensez-y bien ! Là où ils auraient dû débourser 1 350 000 dollars il y a un an à peine alors que le dollar canadien était à peu près à parité avec le dollar américain, la même propriété ne coûtera aujourd'hui que 1 000 000 de dollars soit une aubaine irrésistible !

Il faut aussi continuer de compter avec les investisseurs chinois qui, face à la crise boursière dans leur pays, seront encore plus enclins à investir une partie de leur fortune dans l'immobilier vancouvérois à l'abri des aléas de leur économie nationale. Il faut se rappeler que la République populaire de Chine est un pays communiste, dont à peu près tous les rouages économiques sont dictés, manipulés et appliqués par le gouvernement central. Quand il s'y exerce une correction majeure du marché comme on a vu il y a quelques semaines, c'est que le gouvernement a décidé de revoir la valeur du yuan à la baisse et qu'il a déclenché une vente en catastrophe des titres sur son marché boursier, où il détient une grande partie des titres des compagnies qui y sont inscrites. On expliquait il y a quelques mois dans la presse internationale que l'engouement des Chinois pour leur marché boursier n'est pas vraiment motivé par leur confiance dans leur économie florissante, mais aussi et parfois surtout parce que les jeux de hasard y sont interdits et que de jouer à la bourse, sans vraiment en comprendre les rouages et les risques, est un succédané irrésistible.

Photo par Jamie McCaffrey

La faiblesse du dollar canadien, une des causes de la flambée des prix de l'immobilier à Vancouver.

temps, le dollar canadien se maintenait à peu près à parité avec le dollar américain, le surpassant même pendant quelques mois. Il n'en fallait pas plus pour que ces retraités migrateurs canadiens futés à la recherche de bonnes affaires se ruent sur ces aubaines irrésistibles. Ils ont été des milliers à acheter des résidences secondaires.

Par exemple à Phoenix en Arizona, où les prix sont plus abordables qu'en Californie, le prix moyen d 'une résidence en 2008 y était de 240 000 $ US prix qui chute à 81 000$US en 2009. Les Cana-diens s'y ruent. En 2016, le prix moyen est remonté à 190 000$ US. Le calcul est donc facile à faire et l'effet de la faiblesse du dollar canadien est double : le coût de la vie pour un Canadien dont les revenus sont en dollars canadiens vient d'augmenter de 35% et le potentiel de profit sur la vente de sa propriété vient lui aussi d'augmenter de 35%. C'est le moment de vendre ! Ce Canadien migrateur peut donc rentrer chez lui avec 190 000 $ US en poche, soit plus de 255 000 $ CAD. (S'il était propriétaire à Palm Springs en Californie, il rentrerait avec 425 000 $ US en poche). Voici donc un autre groupe d'acheteurs potentiels qui a, lui, des centaines de milliers de dollars à investir… sans doute dans l'immobilier. Alors il ne restera qu'à vendre sa résidence principale au Canada,

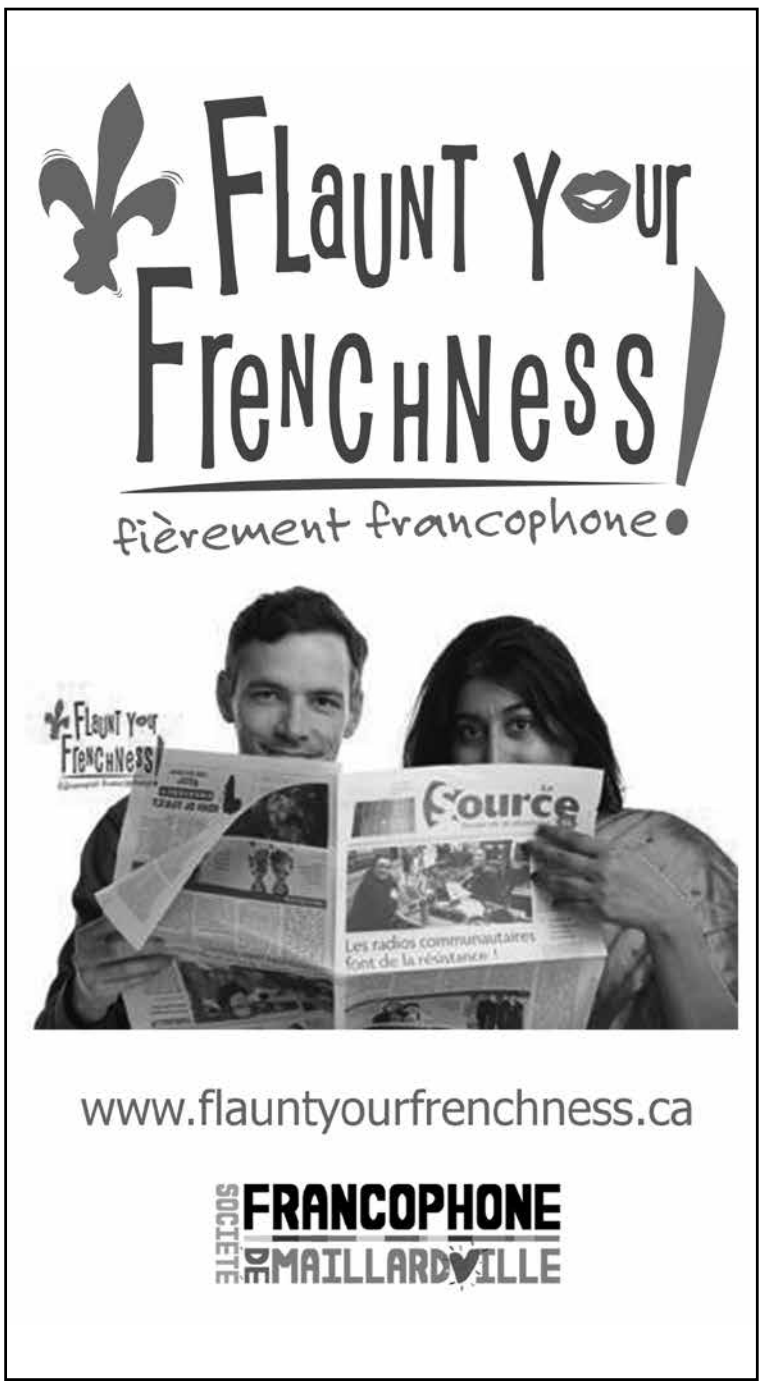
Photo par Thomas Milne

Une belle propriété vancouvéroise.

Examinons aussi comment et pourquoi les « Snowbirds », ces retraités migrateurs canadiens qui vendent à profit leurs résidences secondaires aux États-Unis profiteront, eux, de la faiblesse du dollar canadien. Pour bien comprendre il faut retourner en 2008 quand la crise économique américaine a été causée par l'éclatement de la bulle immobilière déclenchée, elle, par l'effondrement du marché des prêts hypothécaires à risque. Des centaines de milliers d'Américains ont alors perdu leurs maisons, reprises par les institutions financières qui s'empressaient alors de les remettre sur le marché à des prix de vente de feu pour tenter de récupérer le plus de capital possible. En même de combiner ses avoirs et de venir s'installer à Vancouver. Mais, au moins, là il y a de fortes chances qu'il sera un résident permanent.

Pendant ce temps, le maire de Vancouver, Gregor Robertson, vient d'offrir au gouvernement fédéral 20 terrains, dont la ville est propriétaire, d'une valeur de 250 millions de dollars pour l'encourager à investir 500 millions sur 5 ans dans le but de construire 3 500 unités de logement abordables pour alléger la crise du logement, une idée que Jean-Yves Duclos, le ministre fédéral de la Famille, des Enfants et du Développement social trouve intéressante.

À suivre : la prochaine flambée des prix sur le marché des condos et des maisons de ville !



La Source est à la recherche de journalistes francophones pour la section française

Le candidat idéal devra démontrer une capacité à écrire dans les délais impartis, dans un français et un style le plus soigné possible. Les journalistes sont également invités à être les yeux et les oreilles de la Source à Vancouver et à proposer dans la mesure du possible des sujets lors des conférences de rédactions.

Merci d'envoyer un CV accompagné d'une brève lettre de motivation et pour les journalistes confirmés merci de joindre un ou deux exemples de travaux réalisés.

La Source est une occasion unique de faire ses armes en journalisme, de consolider ses expériences, de voir ses articles publiés sous presse et sur le site internet. Mais surtout La Source est une occasion de faire des rencontres peu banales, dans un cadre de travail convivial.

Courriel : info@thelasource.com

Espace francophone

M. Pierre-Yves Mocquais, doyen du Campus Saint-Jean (CSJ), en Alberta, en visite à Vancouver

par ÉVA CALDIERI

Le 23 février prochain, le doyen du Campus Saint-Jean (CSJ), en Alberta, M. Pierre-Yves Mocquais, sera présent à la Maison de la francophonie, de 17h à 20h, où il rencontrera des anciens élèves du campus et s'entretiendra également avec la population francophone locale.

« Il faut être à l'écoute des besoins de la population, pour que les instituts puissent fournir à leurs étudiants des programmes plus complets en langue française », déclare M. Mocquais, Français d'origine et qui s'attendait à trouver un Canada davantage bilingue lorsqu'il est arrivé en Ontario il y a plus de 40 ans déjà.

L'éducation en français au Canada est un sujet de moins en moins tabou, qui touche désormais aussi bien les anglophones que les francophones.

Photo de l'Université d'Alberta

Pierre-Yves Mocquais, doyen du Campus Saint-Jean, en Alberta.

Partout au Canada, les demandes d'inscriptions en immersion française sont en constante augmentation. En Colombie-Britannique, le Conseil scolaire francophone (CSF) ne peut, hélas ! accueillir chaque demandeur dans certaines de ses écoles, par manque de place.

En Ontario, la population francophone milite quant à elle depuis quelques années pour la création d'une université 100% francophone, dans le centre-sud-ouest de la province.

Dans l'Ouest canadien, la communauté francophone est elle aussi active et le sujet de l'éducation en français est au cœur des rencontres et discussions.

M. Mocquais, un défenseur de la langue française sur le sol canadien

Diplômé d'un baccalauréat en études littéraires, d'une maîtrise en littérature moderne de l'Université de Franche-Comté (France) et d'un doctorat en littérature canadienne-française obtenu à l'université de Western Ontario, M. Mocquais est un amoureux de la langue française. Depuis sa nomination en juin 2014 au poste de doyen du Campus Saint-Jean, (entité 100% francophone faisant partie intégrante de l'Université de l'Alberta), l'ancien professeur de français à l'Université de Régina, devenu par la suite doyen de la Faculté des sciences humaines de l'Université de Calgary en 1999, n'a cessé de défendre la langue de Molière sur le sol canadien. Il a notamment créé le Centre d'études sur le Canada français et la francophonie en 1995, qu'il a dirigé jusqu'en 2000.

M. Mocquais, qui a également reçu les insignes de Chevalier dans l'Ordre des Palmes académiques en 1995, en reconnaissance de son enseignement et sa recherche pour la francophonie, prône ainsi l'union et le dialogue entre tous établissements francophones en milieu minoritaire.

> « Il est important que les différents établissements francophones s'entraident et se soutiennent pour promouvoir l'éducation en français hors Québec.
>
> *Pierre-Yves Mocquais, doyen du Campus Saint-Jean*

Également auteur de plusieurs ouvrages, dont *La langue, la culture et la société des francophones de l'Ouest* (1984), *Histoire(s) de famille(s) – Mémoire et formation identitaire en fransaskoisie* (2011) et *Mémoire et exil*, M. Pierre-Yves Mocquais entreprendra à Vancouver une nouvelle mission d'envergure, dont les répercussions pourraient être bénéfiques pour l'éducation en langue française, au Canada.

Tisser des liens dans l'Ouest.

Lors de son passage à Vancouver le 23 février prochain, M. Mocquais rencontrera également l'équipe du Bureau des affaires francophones et francophiles (BAFF) de l'Université Simon Fraser afin de prendre connaissance de leurs programmes et des besoins rencontrés aussi bien par les professeurs que par les étudiants.

« Le campus Saint-Jean collabore déjà avec plusieurs autres institutions canadiennes et notamment avec des établissements membres de l'Association des collèges et universités de la francophonie canadienne (ACUFC). Il sera intéressant de rencontrer le personnel de SFU afin de trouver une éventuelle entente entre cette entité et notre campus. Il est important que les différents établissements francophones s'entraident et se soutiennent pour promouvoir l'éducation en français hors Québec », affirme M. Mocquais, dont l'établissement forme chaque année un grand nombre de nouveaux professeurs de français.

« Le campus Saint-Jean est une institution post-secondaire unique, qui offre des programmes réguliers et diversifiés en français. La force du campus est aussi sa faiblesse. Nous opérons dans un milieu majoritaire anglophone et il est parfois difficile de nous faire reconnaître et entendre. Certaines personnes ne comprennent pas pourquoi nous offrons des programmes en français et non en mandarin par exemple. Les gens oublient rapidement que le français est une langue officielle au Canada ».

Si l'Université de Saint-Boniface au Manitoba (USB) reste l'université francophone la plus importante de l'Ouest canadien offrant une formation universitaire et collégiale en langue française, le campus dirigé par M. Mocquais demeure l'entité francophone la plus active à l'ouest du Manitoba.

« Nous entretenons de très bonnes relations avec l'Université de Saint-Boniface. La culture, l'histoire et la constitution du Manitoba sont différentes de celles de l'Alberta et il est essentiel de conserver une bonne complémentarité et une bonne coordination avec l'USB, ainsi qu'avec les autres établissements membres de l'ACUFC », ajoute-t-il.

Après Vancouver, M. Mocquais se rendra par la suite à Victoria et à Saint-Paul, dans le nord-est de l'Alberta afin de traiter de ce même sujet.

Photo de l'Université d'Alberta

Une vue du Campus Saint-Jean à Edmonton.

2e édition du Concours de twittérature des Amériques

Le Centre de la francophonie des Amériques organise durant tout le mois de février la 2e édition du Concours de twittérature des Amériques.

Les élèves du primaire et du secondaire, les étudiants du post-secondaire ainsi que les adultes sont invités jusqu'au 29 février 2016 à s'exprimer en français en 140 caractères. Sous la thématique Améripoésie, ce concours s'adresse aux locuteurs de français langue maternelle, seconde ou étrangère.

Pour participer, il suffit de rédiger un tweet de 140 caractères (incluant le mot-clic #twitCFA) via le site officiel du concours sur le thème Améripoésie.

Pour cette année, c'est le poète et comédien acadien Gabriel Robichaud qui a été choisi comme le porte-parole de cette édition de twittérature du Centre de la francophonie des Amériques. M. Robichaud invite « les professeurs, les enseignants, les parents et tous les ambassadeurs du fait français à inciter les gens autour d'eux à participer », et ce d'un bout à l'autre des Amériques.

Photo du Gouvernement de Maaryland

Rappelons que le Centre de la francophonie des Amériques a pour mission de promouvoir et de mettre en lien les 33 millions de francophones dans les Amériques.

Pour plus de renseignements, consultez le www.francophoniedesameriques.com.

LA RÉDACTION

IN MOTION, une belle invitation à la reconnaissance

par VALÉRIE SALTEL

Les 24 et 26 février prochains, le centre culturel Roundhouse accueillera *IN MOTION*, un spectacle inédit de danse contemporaine. Créée par deux grands chorégraphes d'origine autochtone, Brian Solomon et Byron Chief-Moon, cette production se présente comme une fenêtre ouverte sur l'excellence de la scène artistique des danseurs issus des Premières Nations. Révélations sur cette évolution remarquable de la danse contemporaine canadienne.

Photo par David Meinke

NDN Way *avec Brian Solomon et Mariana Madelline Meinke.*

Le duo annoncé est un cadeau que nous offre le festival *Talking Stick.* Un festival qui, depuis 1992, met en relation artistes autochtones, écrivains, interprètes de toutes origines et toutes disciplines confondues. Il s'agit de créer une harmonie d'échange et de partage, d'idées et de collaboration autour de la réalité et de l'expérience des peuples des Premières Nations.

Brian Solomon est un jeune chorégraphe d'origine métis qui se passionne à aider les gens à se rebrancher à leur physique, à reprendre le contrôle de leur corps oublié. Il cherche le mouvement qui les guidera dans cette démarche. Trois fois nominé pour les Dora Mavor Moore Award (théâtre) et Gemini Award (Film), il a dansé avec plus de vingt chorégraphes et ses performances sont connues au-delà des frontières du Canada, aux États-Unis et en Europe.

Byron Chief-Moon est un chorégraphe autochtone ayant plus d'une vocation à son arc : acteur, danseur, fondateur de l'association Coyote Arts Percussive Performance et membre de confédérations autochtones. À 54 ans, son parcours est une survie culturelle dont font largement écho ses créations en danse. L'histoire de ses chorégraphies commence toujours par celle de son peuple, son attachement à sa terre et à sa communauté. La transmission orale et intergénérationnelle en sont les thèmes principaux.

Tandis que le premier innove en travaillant sur de nouvelles formes d'interprétation, le second, à travers ses chorégraphies, est le porte-parole de toute une culture.

Danse avec ta conscience !

Sur scène, deux danses seront mises à l'honneur. La première s'intitule *GREED*, ou la dénonciation de la cupidité des marchés financiers et des organisations qui pillent les ressources naturelles de notre environnement et affectent l'équilibre de la vie sur la Terre. La réponse ancestrale des peuples autochtones sur le maintien de cet équilibre se résume au crédo suivant : « prendre à la Nature seulement ce dont on a besoin ». Byron Chief-Moon et ses partenaires Jerry Longboat et Olivia C Davies transformeront sur scène cette spiritualité en un enchaînement de mouvements chimériques. Un débat fera d'ailleurs suite à cette représentation engagée, invitant le spectateur à faire face de manière honnête à ce phénomène et à prendre position.

La deuxième danse sera présentée par Brian Solomon en collaboration avec Mariana Madellin Meike sous le titre *NDN WAY.* Le point de départ est une retranscription artistique des théories philosophiques de Ron Evans. Les mots ont une puissance physique que chaque spectateur sera invité à décrypter. « Brian est un danseur fantastique et aux talents variés, j'ai beaucoup de plaisir à le voir danser… L'aspect le plus intéressant de Brian est la symbiose intergénérationnelle qui ouvre de multiples perspectives » confie Byron. Il ajoute : « en tant que danseur autochtone, mon principal défi est de rester en relation avec la tradition orale de ma culture dans un monde virtuel auquel nous appartenons. Discuter de nos histoires, les partager et en découvrir de nouvelles. »

Ces deux soirées démontreront que la danse contemporaine autochtone réussit à s'élever au rang des grandes productions, à imposer son style et à prendre un virage très actuel quand l'art unit l'assistance et engage le public en stimulant la curiosité et le questionnement.

Renouer, s'engager, explorer : une nouvelle ère pour les jeunes danseurs autochtones

L'art de la danse contemporaine a pour vocation de surprendre. Depuis quelques années, il prend des airs différents à Vancouver. Son isolement face aux grandes scènes de Montréal et de Toronto est devenu sa marque de fabrique. Son environnement naturel, son histoire, et son patrimoine culturel sont des sources d'inspiration uniques et reconnues. Dans ce mouvement, la jeune scène artistique d'origine autochtone en devient une composante, elle est en pleine effervescence. Elle nous propose une créativité sans tabous, avec des pistes de réflexion ouvertes sur le monde. Cet anticonformisme bouscule les codes traditionnels et fait place à de nouvelles références poétiques. Les artistes contemporains métissent leur travail de composition avec les arts du théâtre et les arts plastiques ou visuels en y juxtaposant les valeurs et traditions ancestrales.

En s'affirmant avec brio, cette danse contemporaine met en lumière la mosaïque de ses influences culturelles et identitaires et n'hésite plus à nous proposer des concepts pluridisciplinaires, branchés et innovants qui s'exportent au-delà des frontières.

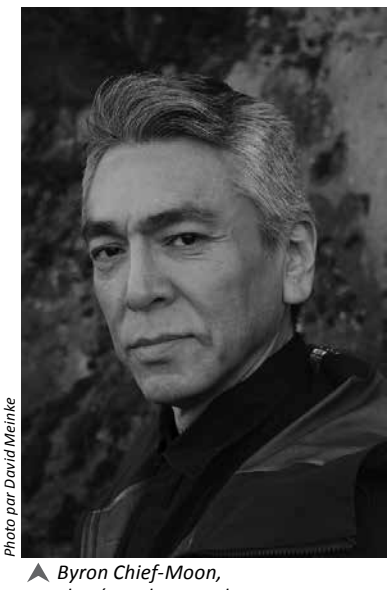


Photo par David Meinke

Byron Chief-Moon, chorégraphe autochtone.

Voir les gens avant les chiffres.

BDC comprend qu'une entreprise n'est pas une simple affaire d'argent. C'est pourquoi nous considérons chaque entreprise dans son ensemble, incluant la vision d'avenir de son propriétaire.

L'entrepreneur d'abord BDC

BDC EST LA SEULE BANQUE QUI S'INVESTIT UNIQUEMENT AUPRÈS DES ENTREPRENEURS.

FINANCEMENT | CONSULTATION > **BDC.CA**

Ajoutez le logiciel Gestionnaire de champs PRO à votre coffre à outils

Quand il s'agit d'organiser les données pour vos cultures et vos champs, simplifiez-vous la tâche en utilisant les bons outils! Grâce à Champs PRO Mobile, vous pouvez saisir des informations sur-le-champ et les synchroniser ensuite avec Gestionnaire de champs PRO ou Gestionnaire de champs PRO 360 installé sur votre ordinateur de bureau. Vous pouvez ainsi prendre des décisions éclairées en fonction du scénario le plus rentable. Renseignez-vous!

logicielsfac.ca/GestionnairedeChamps | 1-877-721-0064

Financement agricole Canada
Pour l'avenir de l'agroindustrie

Canada

"Vaincre le diabète et le traiter reposent sur la recherche. Le financement de l'ACD fait d'un rêve, une réalité."

Docteur Daniel Drucker, scientifique

AIDEZ UNE CONNAISSANCE.
COMPOSEZ LE 1-800-BANTING

CANADIAN DIABETES ASSOCIATION | ASSOCIATION CANADIENNE DU DIABÈTE

www.diabetes.ca

Tourisme et terrorisme

Un retraité britanno-colombien me dit qu'il a abandonné l'idée d'aller à Paris cette année à cause de la menace terroriste. Ça ne devrait pas me surprendre, car les exemples de New-York, Londres et Madrid sont là pour nous rappeler qu'après une attaque terroriste d'envergure, cela prend quelques mois avant que le secteur du tourisme retourne à la normale.

Une étude présentée au forum économique mondial fin 2015 contient des chiffres encourageants pour ce secteur économique. Les auteurs de l'étude notent que depuis l'an 2000 le nombre des attaques terroristes a augmenté de 500% mais que les touristes occidentaux et asiatiques s'y habituent. Au lendemain de la grande attaque du 11 septembre 2001 à New-York, le tourisme international a baissé de 30% et il a fallu attendre 34 mois avant de retrouver les niveaux d'avant les attentats. Après l'attaque des trains de banlieue à Madrid, il a fallu attendre 12 mois avant que le nombre de visiteurs retourne à la normale. Après celle du métro et des bus à Londres, l'impact sur l'industrie touristique britannique a été assez faible et après l'attaque de Charlie Hebdo, l'impact a été négligeable. Après les événements sanglants du 13 novembre 2015, le secteur touristique français, d'une importance capitale pour l'économie du pays, s'attendait à un impact négatif de courte durée. Mais les mesures prises par le gouvernement français ne facilitent pas les choses.

N'étant pas un expert dans le domaine de la sécurité, il ne m'appartient pas de dire si le président Hollande a eu raison de déclarer l'état d'urgence et de répéter à longueur de discours que le pays était en guerre. Je note, toutefois, que certains analystes doutent de l'utilité pratique de cet état d'urgence et soupçonnent qu'il a été déclaré dans un but politique. N'oublions pas que François Hollande a été qualifié par ses adversaires à gauche comme à droite, de « grand méchant mou » de « guimauve le conquérant » et de « capitaine de pédalo ». Il est tentant pour lui de se donner des allures de chef de guerre et c'est même la seule chose qui lui a permis de gagner quelques points dans les sondages. Toujours est-il qu'un Canadien, un Américain ou un Japonais qui voit sans cesse à la télévision des images de soldats devant la Tour Eiffel et dans les gares décidera peut-être de remettre son voyage en France à plus tard. Difficile pour l'industrie touristique de dire que tout va bien alors que le président se prend pour Clémenceau en visite dans les tranchées.

Quand on me demande si c'est le moment d'aller en Europe, je suis toujours un peu gêné, car, qui peut affirmer qu'il ne se passera pas quelque chose quelque part. Je fais remarquer qu'en 2014, 7521 Américains ont été tués par balles dans leur pays et que cela n'empêche pas les Vancouvérois de faire un saut à Seattle. Mais je sais très bien qu'on ne lutte pas contre des images et des émotions avec des statistiques. Oui, il y aura sans doute d'autres attentats terroristes en Europe et non, je n'hésite pas à y retourner régulièrement. Non pas parce que je suis un baroudeur courageux, loin s'en faut, mais tout simplement parce qu'on ne peut pas s'autoriser à avoir peur de tout. Aussi horribles que soient ces attentats, le risque de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment demeure quand même minime. Par contre, je serais beaucoup plus hésitant à propos d'un voyage en Afrique du Nord ou au Proche-Orient. En Égypte, en Tunisie et au Maroc (Marrakech) on a fait face à des attaques qui visaient spécifiquement les touristes étrangers, et vu qu'il est difficile pour un Européen ou Nord-Américain de passer inaperçu dans cette région du monde, le risque semble plus élevé.

Une industrie touristique se bâtit sur des années d'efforts et peut être gravement endommagée en quelques minutes, ce qui est tragique pour les centaines de milliers de gens qui gagnent leur vie dans ce secteur. Ils sont, en quelque sorte, les victimes oubliées du terrorisme.

Touristes à Londres.

Touristes en Italie.

Touristes à Paris.

Photos par Pascal Guillon

La viole d'amour, une erreur de traduction poétique

par ÉLISE L'HÔTE

Avez-vous déjà vu ou entendu des cordes magiques qui vibrent et émettent un son sans que le musicien n'ait à les toucher ? Voici le pari que relèvera samedi 13 février Garth Knox avec son instrument de prédilection, la viole d'amour. Alors qu'il est déjà venu plusieurs fois au Canada, Garth Knox garde de Vancouver l'image d'une ville « belle et accueillante ». Cinq ans après un récital soliste, il revient avec grand plaisir présenter cet instrument particulier. *La Source* vous révèle quelques caractéristiques de sa viole d'amour…

Garth Knox est un musicien écossais, né en Irlande. Il est le cadet d'une fratrie de quatre où chacun des membres joue d'un instrument à cordes. Lui choisit l'alto, puis se tourne ensuite vers la viole d'amour. Très tôt, il décide de faire de la musique son métier. Après avoir étudié puis remporté des prix au Collège Royal de Musique de Londres, il est invité par Pierre Boulez à intégrer l'Ensemble Intercontemporain de Paris en 1983.

En 1990, il retourne à Londres et participe pendant sept années au Quatuor Arditti avec lequel il fera plusieurs tours du monde. Après cette expérience, il décide de regagner Paris où il vit encore aujourd'hui avec son épouse et ses enfants, français.

La « Viola d'amore », la viole d'amour

Instrument méconnu qui aurait vu le jour au tout début du 17e siècle, la « viola d'amore », ou viole d'amour, acquiert ses lettres de noblesse au cours des 17e et 18e siècles avant de tomber dans l'oubli. Cette viole d'amour étant liée à un style musical particulier, lorsque ce dernier tombe en désuétude, elle disparaît à son tour. Cet instrument est remis sur le devant de la scène aujourd'hui par Garth Knox, un des rares musiciens qui sache en jouer.

Mais d'où vient son nom si évocateur ? Il existe plusieurs légendes romanesques. Celle privilégiée par Garth Knox repose sur une déformation de l'italien « viola da More », More désignant les Maures du califat des Omeyyades de Cordoue. En effet, cet instrument pourrait avoir des origines moyen-orientales et avoir été importé en Europe grâce à ce califat. Un indice qui vient étayer cette théorie, la plus plausible aux yeux de Garth Knox, est que la viole d'amour est ornée de découpes en forme, non pas de F italien comme l'est un violon traditionnel, mais du symbole de la flamme en arabe.

Si, au premier regard, cet instrument peut se confondre avec un violon, il n'en est toutefois qu'un parent éloigné. Alors que le violon baroque ne comporte que cinq cordes en boyau de mouton, la viole d'amour se compose de quatorze cordes métalliques. Pour cette raison, d'ailleurs, le manche est plus large que celui d'un violon classique. Cependant, cet instrument possède une particularité quelque peu magique : des quatorze cordes présentes, l'archet n'en frottera que la moitié. Sept cordes sont mises en vibration par le passage de l'archet, alors que les sept autres, qui doublent chacune des cordes principales, lui sont inaccessibles. Elles sont appelées les cordes sympathiques. Étymologiquement, le grec *sum-pathos* signifie souffrir avec : ces cordes résonnent donc par volonté de partager le sort de celles qui sont accessibles. Il est le seul instrument occidental à posséder cette caractéristique acoustique que l'on retrouve habituellement dans le monde moyen-oriental, notamment avec le sitar.

Pour une expérience unique

Nul besoin d'être un spécialiste pour venir apprécier ce concert. Garth Knox l'assure : « je présenterai chacune des pièces avant leur exécution ».

Afin que l'on puisse découvrir les multiples facettes et les nombreuses qualités de cet instrument original, il a choisi de nous présenter des œuvres illustrant toute son histoire. Ainsi, il interprétera deux pièces de style baroque ; deux morceaux contemporains composés par de jeunes artistes canadiens présents ce soir-là, Farshid Samandari et Donald Stewart ; et enfin, deux autres pièces incluant un support électronique.

C'est donc tout à la fois un voyage historique et auditif que Garth vous proposera le samedi 13 février au soir !

Garth Knox jouant de la viole d'amour.

Garth Knox en concert:
13 février à 20h
The Annexe, Vancouver New Music, 823 rue Seymour, 2e étage

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web.
(604) 682-5545 ou info@thelasource.com

« Sausage Factory »

Vivarium de l'exploitation alimentaire

par ANAÏS ELBOUJDAÏNI

Située au cœur de Mount Pleasant, la galerie d'art Grunt accueillera l'exposition *Sausage Factory* des artistes – et partenaires de vie – Weronika Stepien et Stephen Wichuk. Cette installation propose d'explorer d'un œil critique tout l'univers de la production de masse de la nourriture : de la mécanisation des processus de production à la consommation dans notre société.

Soumise lors de l'appel à projets annuel de la galerie, l'idée de l'exposition des deux artistes a su enchanter le jury. « Nous étions tous vraiment excités par la matérialité de leurs animations et par la recherche évidente derrière leur travail » affirme la conservatrice et l'une des deux organisatrices de l'exposition, Tarah Hogue. « Il y a tellement de choses à tirer de l'apparente innocence d'une animation d'une série de saucisses qui se transforment en chien-saucisse ».

L'artiste interdisciplinaire polonaise américaine Weronika Stepien a obtenu un diplôme de l'Université Emily Carr en 2009, à l'instar de Stephen Wichuk ayant décroché le sien en 2005. La première a étudié dans le programme Film et vidéo et média intégré, alors que le second a plutôt opté pour le programme de Media Arts. Les deux artistes se concentrent dernièrement sur l'enseignement des principes de l'animation aux jeunes ou à un public plus large. Loin d'en être à leur première exposition, Weronika et Stephen se lancent cette fois-ci dans une co-présentation sur un même thème.

Variations sur thème… alimentaire

L'idée derrière l'exposition *Sausage Factory* provient de deux points de départ pour Weronika : ses souvenirs d'enfance et sa propre expérience de travail dans une usine de production de saucisses à Vancouver, en 2012.

Elle projetait de créer un court métrage d'animation autour de la notion d'accident de travail en usine. « Les accidents de travail sont chose-commune dans les usines de production de viandes, et j'en ai moi-même été témoin», se remémore-t-elle. « Quand j'étais jeune fille en Pologne, mon père s'est retrouvé avec les veines ouvertes suite à un accident de travail lorsqu'il bossait dans un abattoir. J'ai eu envie de faire un projet d'art autour du thème des gens qui deviennent travailleurs et de voir de quelle manière, au fil du temps, leur corps devient comme la viande qu'ils abattent ».

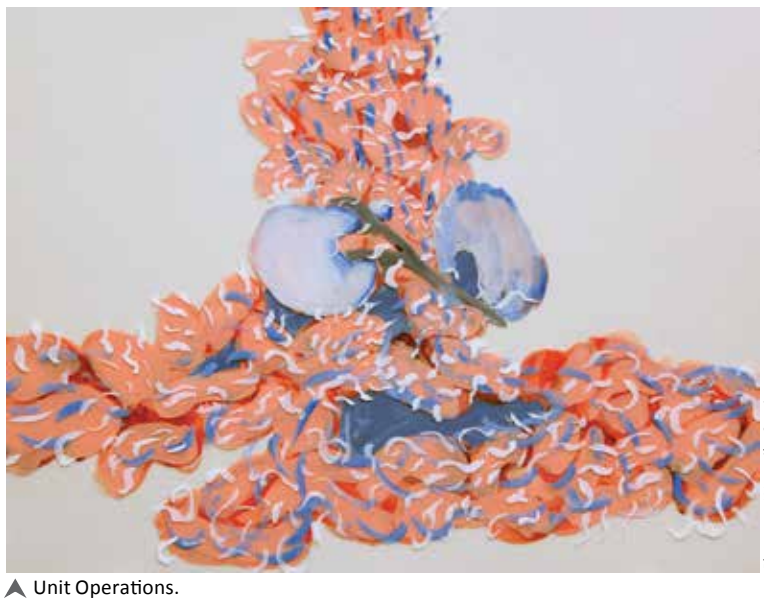


Photo par Weronika Stepien

Unit Operations.

De son côté, Stephen s'intéressait de plus en plus aux multiples transformations d'humains et d'animaux en saucisses dans l'art populaire.« Weronika faisait déjà des recherches sur les sites et lieux matériels de production de viandes et sur les mouvements effectués par les travailleurs d'usine. Nous voulions faire une exposition ensemble, donc cela nous a semblé être une bonne occasion de nous lancer » souligne-t-il.

Ainsi, pendant l'été 2015, Weronika et Stephen ont mis de plus en plus d'idées en commun et ont développé des sculptures faites de gélatine, de chaussettes, de ballons, de guimauves et « d'autres objets trouvés au Dollar store ». « Nous avons utilisé la petite cuisine de notre appartement comme un laboratoire/studio afin de voir comment ces objets pourraient être assemblés autour du thème de notre exposition » souligne Stephen.

De l'importance de la critique sociale en art

Weronika souligne l'importance en tant qu'artiste de parler des connaissances que nous avons sur la production en usine et ses effets sur la nature et la santé. « La production de nourriture est une industrie essentielle pour la culture et la vie de tous les jours. Nous étions intéressés par la mécanisation de l'industrie alimentaire ainsi que par la persistance de tactiques douteuses par rapport à l'emploi dans cette industrie et par les conditions dangereuses qui y règnent ».

Pour Stephen, l'intérêt est également d'explorer, parfois grâce à des blagues visuelles, les frontières floues entre animal et humain, animal et aliment, corps et outil, viande et chair. Il note que l'exploration dans les vidéos d'archives l'a mené à « observer la manière dont la nourriture est importante dans la représentation historique de la vie domestique et industrielle, mais également à découvrir le rôle qu'ont joué le plaisir culinaire et le désir dans les représentations utopiques de la technologie, de Charles Fourier à Walt Disney ».

Les visiteurs pourront s'attendre à voir des installations multiples, entre des montages de séquences de vidéos d'archives, des sculptures faites de matériaux divers (parmi eux les guimauves et la gélatine) et des illustrations explorant la production en usine d'aliments. Le tout avec une pointe d'humour.

En somme, une exposition intrigante et prometteuse à la galerie Grunt, du 25 février au 2 avril, à ne pas manquer.

EDWINE VENIAT

Invitation culturelle

La ruée vers l'ouest, en quête d'une nouvelle vie au Canada

Ce 10 février 2016, une séance de signature à la libraire *Little Sister's* marquera le lancement officiel de l'autobiographie d'Eve Zaremba, *The Broad Side*. Écrivaine canadienne encensée par la critique et militante des droits LGBT, Eve Zaremba reviendra sur son parcours mouvementé et unique, inscrivant à l'encre indélébile son récit dans l'histoire du pays.

Eve Zaremba, un parcours anticonformiste

« Une autobiographie ne doit rien à la mode. On n'y cherche que la vérité humaine ». Ces quelques mots d'Anatole France résument admirablement le projet mené par Eve Zaremba avec *The Broad Side*. Adieu aux autobiographies dont l'écriture est menée par un égocentrisme indigeste et bonjour au travail littéraire d'utilité publique, celui qui a pour vocation d'apporter un éclairage sur la société.

Les mémoires d'Eve Zaremba sont celles d'une femme qui est née en Pologne en 1930 et qui s'en enfuit quand les nazis envahissent son pays lors de la Seconde Guerre mondiale. Après avoir trouvé refuge en Angleterre, elle émigre finalement au Canada en 1952 où elle obtient ses diplômes d'études supérieures à l'université de Toronto en 1963. Dans les années 70, Zaremba est un membre actif des communautés lesbiennes et féministes de Toronto, co-fondant le journal Broadside et l'Organisation lesbienne de Toronto. Romancière à succès, elle est notamment l'une des premières à avoir une héroïne ouvertement homosexuelle dans ses écrits. Son talent sera reconnu unanimement, allant jusqu'à être félicité par Margaret Atwood.

Cette autobiographie est une contribution à l'histoire du féminisme canadien et voici ce que la spécialiste de l'Université de Toronto Maureen Fitzgerald en dit : « Ce récit est [...] une lecture fascinante ». En effet, Zaremba propose un regard aiguisé et honnête sur la société de son époque, apportant un témoignage de l'intérieur à une période critique du mouvement canadien des femmes. Elle décrit avec beaucoup d'acuité les pensées et les personnes qui ont forgé cette période charnière.

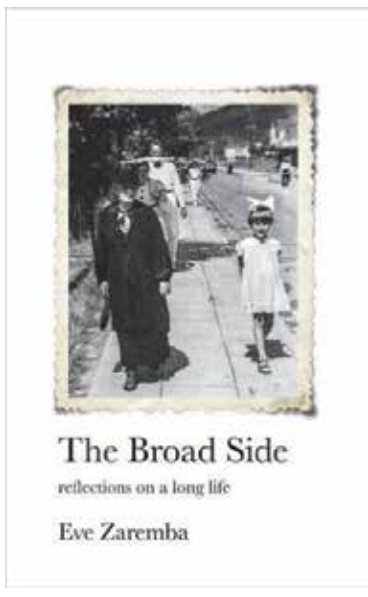


Photo d'Insomniac Press

Autobiographie d'Eve Zaremba.

Little Sister's, une librairie au passé agité

Il n'est pas étonnant d'apprendre que *Little Sister's* est le lieu où va se dérouler ce lancement lorsque l'on connaît sa forte prégnance sur la sphère LGBTQI de Vancouver. La Source a rencontré Ken Boesem qui travaille à la librairie depuis plus de onze ans. Lorsqu'on lui demande quel est le poste qu'il occupe, Ken répond avec humour qu'il est l'incarnation physique d'un libraire, d'un porte-parole, d'une assistante sociale et de bien d'autres choses. Ces mots d'humour prennent tout leur sens dès qu'il nous en dévoile un peu sur l'histoire de *Little Sister's*.

Ouverte en 1983, cette librairie à thématique homosexuelle rencontre dès ses débuts de violentes oppositions. À trois reprises, elle a été victime d'attaques terroristes, des bombes artisanales ayant été lancées à travers les vitres de la devanture. Un incendie détruira également une partie du magasin. Plutôt que d'intimider les propriétaires, Jim Deva et Bruce Smythe, ces événements finiront de les convaincre de poursuivre leur lutte pour la visibilité.

« Il n'y avait pas Internet, à l'époque », nous explique Ken Boesem. « *Little Sister's* offrait de l'information quand les ressources étaient limitées, on ne pouvait pas se procurer des livres aussi facilement qu'aujourd'hui ». Les informations les plus à jour étaient des « magazines importés des États-Unis ». Or, parmi les détracteurs de la librairie, le gouvernement fédéral se montrera un ennemi farouche en censurant systématiquement ces arrivages de livres, les considérant comme des ouvrages pornographiques. Régulièrement, les commandes arrivaient avec des pans entiers déchirés ou cachés, ou n'arrivaient pas du tout. « Nous devions appeler quelqu'un aux États-Unis qui nous disait ce qu'il y avait d'écrit sur telle ou telle page pour ensuite pouvoir réécrire par-dessus et faire des photocopies afin d'avoir quelque chose de concret à vendre et à diffuser à nos clients », raconte Ken Boesem.

Une librairie généraliste et réputée de Vancouver, Duthie Books, a montré son soutien à *Little Sister's* en prouvant cette censure excessive. En commandant les mêmes magazines considérés comme pornographiques et en voyant ses colis arriver intacts, Duthie Books put démontrer clairement que les douanes menaient une chasse aux sorcières contre sa consœur.

Un point de repère pour toute une communauté

Maintenant qu'Internet existe et qu'il est devenu facile de se procurer des livres, *Little Sister's* a diversifié son activité et continue de jouer un rôle prépondérant pour la communauté homosexuelle. « J'ai fait face à toutes sortes de situations ici », dit Ken Boesem avec sérieux. Des « jeunes filles en pleurs n'ayant pas d'autres endroits où aller » aux « parents venant d'apprendre la sexualité de leur enfant et cherchant des réponses à leurs questions », on comprend mieux l'importance que revêt la librairie pour cette communauté.

On apprendra également que le quartier gay du West End, communément surnommé Davie Village, s'est en quelque sorte rassemblé autour de *Little Sister's*. « À l'époque [dans les années 80], il y avait quelques endroits gays dans le coin, d'où l'implantation de *Little Sister's* ici. Au fur et à mesure, toute la communauté s'est construite autour de ce point de rassemblement, et on peut dire que c'est comme ça qu'est né Davie Village ! »

À n'en pas douter, *Little Sister's* est le lieu parfait pour qu'Eve Zaremba vienne partager ses mémoires à Vancouver !

Lancement :
The Broad Side par Eve Zaremba
Le 10 février à 19 h
Little Sister's Book & Art Emporium
1238 rue Davie, Vancouver

Si vous avez des événements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource.com

Agenda

Lunar Festival
Du 12 au 14 février
À la Vancouver Art Gallery Plaza

Créé en 2009, ce festival met annuellement à l'honneur les arts et cultures asiatiques lors du Nouvel An lunaire. Événements gratuits.

* * *

RED : A celebration...
20 février de 18h30 à 2h
Au Commodore Ballroom,
868 rue Granville

Un événement rassemblant des danseurs locaux, mannequins, stylistes, et professionnels de la mode pour soutenir l'association *Positive Living BC.* Prix des entrées à partir de 62,40 $.

* * *

Let's celebrate Africa
14 février de 13h à 17`h
À l'Alliance française de Vancouver, 6161 rue Cambie

Afin de célébrer le mois de l'histoire des Noirs, cette rencontre proposera de la cuisine, de la musique, de la danse et des arts originaires d'Afrique. Des gourmandises et narrations de contes sauront réjouir les plus jeunes. Entrée à 5 $, gratuite pour les enfants de moins de 12 ans.

Photo par l'Alliance française

Suite "Exogamie" de la page 1

à Penticton. Elle et son mari, qu'elle a connu en Colombie-Britannique, sont les parents de trois enfants de 6, 4 et 2 ans. Lorsqu'il a été question de préparer leur scolarisation, les inscrire dans un établissement francophone lui est apparu comme une évidence.

« Faisant partie d'une famille exogame qui vit dans un milieu anglophone, je voulais que mes enfants soient à l'aise dans les deux langue et qu'ils puissent s'exprimer aussi bien en français qu'en anglais. Il est très important pour moi qu'ils comprennent grand-papa et grand-maman, et qu'ils se fassent comprendre d'eux ainsi que du reste de ma famille qui vit toujours au Québec », explique-t-elle. Son aîné fréquente l'école Entre-lacs et sa cadette, la prématernelle Pomme Soleil.

Sonya Marcinkowska est passée par les mêmes interrogations. S'il est trop tôt pour penser aux cours de classe de sa benjamine encore en couches-culottes, sa première fille est élève à l'école Gabrielle-Roy. Cela demande une organisation permanente.

La plupart du temps, les couples exogames tiennent à ce que leurs enfants grandissent dans les deux langues qui définissent leur famille.

« Ce sont des compromis au quotidien. Par exemple, c'est moi qui m'occupe du suivi des devoirs parce qu'ils sont en français. Quand je suis seule avec mes filles, je leur parle en français. Mais quand nous sommes tous les quatre, nous parlons anglais. L'équipe pédagogique à l'école insiste sur la nécessité de procurer à nos enfants un environnement francophone. Je le conçois. Ils ne voient pas que c'est aussi notre équilibre familial et pas seulement l'éducation des enfants qui est en jeu. Je ne veux pas que mon mari se sente exclu. »

« Le malaise des anglophones, plus une réserve qu'un désintérêt »

Dans un couple franco/anglophone, la place du parent qui parle la langue de Molière est aussi primordiale que celle du parent qui maîtrise celle de Shakespeare. Et ce, dans l'intérêt du développement identitaire des enfants. Des études l'ont démontré. L'Association francophone de Surrey en est pleinement convaincue : « Nous comptons 276 membres. Plus de la moitié d'entre eux constituent des familles interculturelles. Je dirais 60% », indique France Vachon, la directrice générale.

Son but est d'attirer tous ses membres, qu'ils soient francophones ou non, aux services et aux activités que propose l'association. « Certains anglophones se sentent moins à l'aise. C'est plus une réserve qu'un désintérêt. » Depuis des années, la CNPF alerte les gouvernements sur l'importance de l'exogamie au Canada, encore plus dans le cas de familles où se parlent l'anglais et le français.

L'article 23 est, selon la commission, un droit fondamental. Inscrit dans la Charte canadienne des droits et des libertés, il garantit le droit à l'instruction dans la langue de la minorité. En d'autres termes, il permet à des parents francophones dans des provinces et territoires majoritairement anglophones d'inscrire automatiquement leurs enfants dans des établissements où l'enseignement est dispensé dans leur langue d'origine.

Mais pour la CNPF, il faut encore aller plus loin. Elle réclame des moyens et des outils d'accompagnement. D'après Glen Taylor, il en va de la survie des communautés francophones à travers tout le pays. « Les familles exogames contribuent pleinement à la vitalité de la francophonie et à la dualité linguistique au Canada », conclut-il.